



HAL
open science

L'imaginaire au passage

Pascal Amphoux

► **To cite this version:**

Pascal Amphoux. L'imaginaire au passage : A propos d'un projet d'intervention artistique. Laboratoire des mondes possibles. Passage des grottes, Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève ; HEAD - Genève, programme postgrade ALPes - Art, Lieu, Paysage, espace sonore ; Laboratoire des mondes possibles, pp.42-43, 2007. hal-00995435

HAL Id: hal-00995435

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00995435>

Submitted on 21 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

L'imaginaire au passage

A propos d'un projet d'intervention artistique
"Pinch" (Gaël Grivet), Passage des Grottes, Gare de Genève

Pascal Amphoux
août 2006

C'est un peu comme si ces murs, sortis des galeries d'un métro absent, se mettaient à manifester une envie d'exhiber leur force bienveillante, de jouer avec le passant, de respirer comme un organisme vivant... C'est un peu comme s'ils ployaient périodiquement sous le poids des trains, se gonflant d'une pression passagère qui signifierait sourdement leur invisible arrivée pour désenfler prestement après le départ des convois pour la France... C'est un peu comme s'ils respiraient d'une respiration profonde, qui viendrait des profondeurs de la terre, d'un magma fluide qui n'aurait pas totalement refroidi, et qui emplirait des poitrines discrètement opulentes en réintroduisant au sein du Passage des Grottes les signes d'une maternité possible, d'une sensualité remuante, d'un univers de pulsions et de pulsations enfin retrouvées. Ils se regardaient en chien de faïence, droits, cliniques et s'ignorant. Les voici qui échangent de subtils propos de céramistes sur l'infinie variation de leurs courbures respectives.

Pinch est d'abord *un projet physique*. Il n'occulte pas la masse qu'il façonne mais au contraire la fait sentir, la fait être et la fait palper du regard et du corps. Une masse pantagruélique, dont on sent confusément qu'elle est prête à recevoir tous les coups pour les restituer sous force de carême. Une forme de caresse qui n'isole pas l'intérieur et l'extérieur mais les met en tension. Un endroit envers qui se joue de perpétuelles inversions. Un dedans dehors de pressions et dépressions – et qui s'impriment jusqu'au cœur de la matière. Ce mur est une leçon de physique en soi, qui en révèle les trois lois fondamentales : l'inertie, l'élasticité et la viscosité ; la loi de masse, la vitesse de déplacement et l'accélération (ou l'amplification) des mouvements ; ici le poids des trains, le croisement des passants et le retour des sens.

C'est ensuite *un projet social*. Des murs on dit souvent qu'ils ont des oreilles. De ceux-ci il faudrait dire qu'ils nous parlent, soit qu'en traversant, solitaire, ils nous hantent avec légèreté, nous contant quelque histoire mystérieuse de virus ou de contamination, soit qu'aux heures d'affluence ils accompagnent d'un contrepoint tranquille le mouvement collectif de la foule, réfléchissant la voix des uns pour masquer le pas des autres. Mais il faudrait aussi dire qu'ils se mettent à l'écoute, comme s'ils étaient plus aptes à nous entendre. Témoins silencieux des allées et venues de la ville en mouvement, voici deux membranes réceptrices de la bande-son du jour comme des rumeurs de la nuit. Modulation des fréquences et des fréquentations. On ne traverse plus le passage en courant. La démarche de l'autre y devient plus souple et plus libre. L'ondulation d'un *jeans* y entre bientôt en résonance avec l'ondulation de ce *pinch*. L'homme pressé s'empresse de ralentir. Le passant, considérable, désormais déambule.

C'est encore *un projet sensible*. Des murs on dit aussi qu'ils sont aveugles. De ceux-ci il faudrait dire qu'ils attisent le regard, pour nous rincer l'œil et surtout nous redonner la vue. Avariant le point de fuite du *tunnel* existant, ils en détournent la source aveuglante pour iriser les parois d'un *passage* retrouvé. Le tunnel est comme le syndrome de l'histoire de la perspective : celle-ci somme le spectateur de ne pas changer de point de vue (au point que notre culture du regard nous a longtemps fait croire que l'homme voyait "en perspective") ; le tunnel va plus loin puisqu'il impose le même point de vue à celui qui se déplace. Mais le passage, recréant dans son propre cadre une forme d'horizon intérieur, nous libère de l'obsession de la perspective. Renaissance du

paysage... Réel et Imaginaire à la fois. C'est en visiteur du soir que l'on viendrait au cinéma. En philosophe du regard que l'on en sortirait. Est-ce que tu vois la même chose que ce que je vois ? Une galerie de portraits absents, un lieu d'anamorphoses, une caverne d'Ali Baba, *Delicatessen*. Un corridor de réminiscences, où viennent se projeter une dernière fois les images du film dont il faut bien sortir. L'intérieur d'un organe, où le concave devient convexe, où le mobile devient stable, le virtuel actuel.

C'est finalement *un projet plastique*. La plasticité, nous apprennent les biologistes, désigne la propriété intrinsèque de la forme vivante – sa capacité à se déformer, de manière cohérente et autonome, pour répondre à une sollicitation externe ou interne sans perdre son identité. La plasticité, c'est la propriété qui laisse le système ouvert à une certaine part d'indétermination, celle qui fait reposer la robustesse de toute matière vivante sur sa malléabilité, celle qui construit son invariance structurelle sur l'équilibre dynamique de ses variations. Ceci est vrai, métaphoriquement, de la forme déformée par Gaël Grivet. Mais ça l'est, littéralement, de l'imaginaire qu'au passage il restitue.